

Du Far-West au Sud-Ouest

STACEY PRYOR

Loin de son Colorado natal, l'Américaine adoptée par l'Hexagone il y a quarante ans est une amoureuse de la France rurale. Sa « maison ouverte » de Saint-Christoly-Médoc, entre Bed & Breakfast et salon de thé, est une ode à ses artisans, à ses produits gastronomiques et, surtout, à ses habitants.

Clara ZIMBAN

Par un vendredi après-midi pluvieux, on entre chez Stacey Pryor comme « à la maison ». C'est d'ailleurs le nom du lieu hybride qu'elle a ouvert en octobre dans le bourg de Saint-Christoly-Médoc. L'Américaine à l'allure de grand-mère cool, en marinière rouge et veston de laine chocolat, sert ce jour-là un banana bread moelleux et sa crème au lait de coco. Pour les plus frileux, il y aura aussi une tasse fumante de son thé signature au jasmin, dont elle vient de recevoir une nouvelle livraison de la part d'une petite productrice de Saint-Estèphe.

Une esthétique vintage et artisanale

Dans la bâtisse XIX^e en pierre blonde qu'elle a passée deux ans à rénover, le bon goût de l'Américaine sexagénaire passe difficilement inaperçu. Dans la cuisine, un damier de carrelage carmin et crème recouvre le sol et s'accorde parfaitement avec le buffet jaune poussin des années 1950. « Rien n'est précieux ici, mais tout est beau », s'enorgueillit-elle des objets chinés dont la maison regorge. Depuis des années, l'expatriée constitue sa collection de pièces anciennes restaurées ou stylisées avec l'aide de ses amis artistes. L'une d'elles s'est occupée de broder ses chaises au canevass, une autre lui a créé des jeux de miroirs rapiécés. Le résultat : une maison-vitrine du talent de nombreuses femmes, où les objets s'accrochent pour donner au lieu un cachet kitsch et design. Ce qu'elle offre, ce n'est pas la beauté artificielle d'un ennemi café huppé, mais une beauté « accessible » et « vraie », inspirée de son admiration pour un art de vivre à la française.

« Aux États-Unis, tout est neuf »

Au milieu des années 1980, l'Améri-



Pendant longtemps, les institutions artistiques ont séparé les « beaux-arts » des arts textiles tels que le canevass. Cet artisanat, historiquement féminin, est mis à l'honneur sur un pan de mur du séjour de Stacey Pryor. PHOTO JDM-CZ

caine vient visiter l'Hexagone avec un groupe de copines sans savoir qu'elle choisira de s'y installer pendant plus de quarante ans. Ce qui la retient, ce sont les terrasses des bars, avec leurs chaises ouvertes sur la rue, et le café du matin que l'on sert à l'époque dans un bol, à contre-courant des mœurs américaines. « Il ne m'était jamais venu à l'esprit que l'on puisse vivre différemment ; je ne pouvais pas rentrer chez moi sans découvrir le reste », explique-t-elle, les yeux brillants.

« Mon histoire n'est pas celle d'Emily in Paris, je suis restée en France pour [...] la ruralité. »

Plus tard, c'est une réflexion plus profonde qui enflammait sa passion pour le pays. « Aux États-Unis, tout est neuf, notre culture est aseptisée par le consumérisme », estime-t-elle en décrivant l'Amérique de l'ère Reagan, où la consommation de masse est facilitée par l'explosion de la publicité, la naissance des grands centres commerciaux et la démocratisation de la

télévision. « J'ai vu le déclin des "mom-and-pop stores", ces petits magasins de proximité familiaux, et celui des derniers petits cinémas indépendants », déplore-t-elle. En Europe, elle a découvert un rapport à l'artisanat et à la simplicité qu'elle n'avait pas connu durant son enfance, entre le Colorado, Los Angeles et New York. « Mon histoire n'est pas celle d'Emily in Paris. Je suis restée en France pour les marchés d'extérieur, les petits producteurs, le travail artisanal du bois et du métal : pour la ruralité. »

Voyage entre les langues

Avant d'arriver dans le Sud-Ouest en 2022 — en passant par la Dordogne avant d'arriver en Médoc — Stacey Pryor vit des années à Paris, où elle obtient sa licence de commerce international et d'économie à l'université américaine. Ce diplôme, peu reconnu dans la société française de l'époque, ne lui permet pas de trouver un emploi dans le secteur. À la place, elle donne des cours d'anglais, durant lesquels elle prend plaisir à mobiliser sa propre expérience pour susciter l'amour des langues chez ses élèves. Pour elle, les langues vivantes sont un réseau de ponts entre les individus, permettant de découvrir des personnes et des choses que l'on n'aurait jamais soup-

çonnées. Mais vivre à l'étranger a aussi présenté des inconvénients. Lorsqu'on ne comprend une langue que partiellement, on est comme un enfant. « Cela rend vulnérable » aux dangers de la jungle parisienne. « On en vient à comprendre les choses d'autres manières », explique-t-elle en racontant une expérience dans un cinéma où, ne comprenant pas les dialogues, elle a fini par apprécier le film pour sa seule production. « Comme un aveugle qui développe tous ses autres sens, nous, les immigrés, avons beaucoup d'intuition et de ressentis, que nous mobilisons dans la communication non-verbale. »

Une revalorisation de la « mère au foyer »

Après avoir eu ses deux enfants, Stacey Pryor a quitté son emploi de professeure d'anglais pour devenir mère au foyer. S'occuper de son fils et de sa fille, de la maison et de son mari, n'a pas été chose facile. Ce rôle qu'elle a endossé pendant ces années « n'a pas de prix » — dans les deux sens du terme. D'abord, car il s'agit d'un labeur non rémunéré ; ensuite, car cette charge de travail supplémentaire a une valeur inestimable. La maison d'hôtes de Saint-Christoly-Médoc, projet de sa vie, est un « pied de nez à toutes ces

années de mère au foyer » à travers lequel elle parvient enfin à valoriser des savoir-faire aiguisés au fil des années. Cuisine maison et de saison, lits faits et draps propres, espaces rangés et décorés avec goût : « la maison de mamie, c'est ça, le nouveau luxe ». Dans la pièce d'à côté, séparée de la cuisine par une porte de salon, on fait du tricot sur le grand canapé jaune moutarde, on discute de tout et de rien autour d'une tranche de cake, on se délecte du mur de toiles en canevass en sirotant une tasse de tisane. Le foyer n'est pas seulement joli ; il est conçu comme un tiers-lieu, un concept théorisé par le sociologue Ray Oldenburg à la fin des années 1980, qui désigne un lieu entre le domicile et le travail, essentiel au maintien des liens sociaux. En Médoc, constate-t-elle, « il n'y a presque pas de cafés en ville ; les gens vont au travail puis rentrent chez eux et se plongent dans leurs algorithmes ». Son projet À la Maison, qui comporte une maison d'hôtes, un café, et une épicerie de produits locaux pas encore ouverte au public vise à devenir un cœur social médocain. Ça n'est « pas un projet pour une élite », mais un « projet social », dans lequel elle espère pouvoir réunir des profils divers autour d'un même moment de convivialité. ■